

À la bonne hauteur du regard *Sweet Sixteen*. Ken Loach

Gilles Marsolais

Number 112-113, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24552ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (2002). Review of [À la bonne hauteur du regard / *Sweet Sixteen*. Ken Loach]. *24 images*, (112-113), 33–33.

À la bonne hauteur du regard

PAR GILLES MARSOLAIS

SWEET SIXTEEN ■ Ken Loach

La réputation de Ken Loach comme cinéaste engagé, qui filme à hauteur d'homme et du point de vue de la classe ouvrière, n'est plus à faire. Son approche réaliste est profondément humaniste, et elle ne s'interdit pas l'humour au passage, comme dans *Riff-Raff* consacré aux travailleurs au noir de la construction. Dans *Sweet Sixteen*, dont l'action se déroule dans une région de l'Écosse (à Greenock, à l'est de Glasgow, dans l'Inverclyde) durement frappée par le chômage, Ken Loach délaisse le point de vue des adultes pour s'intéresser à l'adolescence. Loin de tout moralisme, le film est dur, à l'image des problèmes d'adulte que Liam, qui aura bientôt 16 ans, doit affronter. Selon Ken Loach, son destin dans le film n'a rien d'exceptionnel dans un pays où la violence au foyer est omniprésente, où 75 % des jeunes quittent l'école sans qualification et moins de 1 % accèdent à l'université. Dans l'attente de sa mère qui sort de prison le jour de son anniversaire, Liam se met en tête de faire les choses en grand afin de maintenir la petite famille unie et qu'elle connaisse un nouveau départ. Il multiplie les combines pour réaliser son rêve, jusqu'à ce que la réalité le rattrape.

Fidèle à ses habitudes, Ken Loach a eu recours à un acteur non professionnel pour incarner le rôle de Liam, livré à lui-même, victime indirecte de la crise industrielle qui frappe le pays. Avec un débit et un accent dialectal à tailler au couteau, Martin Compston y est particulièrement convaincant pour rendre compte des conditions de sa classe sociale. Le film, tourné dans l'ordre du récit afin de favoriser l'expression du naturel (et sous-titré en anglais dans sa version originale!), lui doit beaucoup, ainsi qu'à William Ruane (son pote Pinball) à peine plus expérimenté comme acteur. Passionnant de part en part, *Sweet Sixteen* a récolté le prix du meilleur scénario, plutôt que le prix d'interprétation qu'il méritait!

La force de *Sweet Sixteen*, qui évite l'ornière de l'exposé sociologique grâce à son humour, est de se situer à la hauteur du



Un film dur, mais à l'approche profondément humaniste.

regard de ceux qu'il filme, celui de jeunes défavorisés qui veulent se grandir pour éviter d'être floués. Pas forcément drogués ni alcooliques, ils doivent surtout ruser et jouer du poing pour se tailler une place au soleil. Et, tant qu'à faire, pourquoi ne pas se faire dealer? Mais ils ne veulent surtout pas ressembler à la génération perdante et corrompue de leurs parents incompétents, à commencer par ce beau-père profiteur que Liam rend responsable de la déchéance de sa mère et de la perte des repères. C'est ce point de vue qui impose avec force à l'écran ces personnages de jeunes adolescents captés par la caméra dans leur milieu naturel d'une façon qui semble évidente. En communion avec son directeur photo Barry Ackroyd, Ken Loach a une manière qui lui est propre, aisément reconnaissable, de choisir le bon angle et le bon cadrage, justifiés par le récit, pour cerner les personnages entre eux ou en relation avec le paysage. Ici, on soupçonne le contraste atroce entre la beauté des lieux, en bordure de la mer et d'une baie magnifique, et la vie difficile et bancal de ceux qui sont condamnés à y survivre. La roulotte dont Liam fait l'acquisition, en croyant avoir décroché le gros lot, symbolise bien, sans insistance, l'absurdité de la situation.

Ce film alerte communique au spectateur le sentiment «d'être-là», grâce à ces qualités réunies: un scénario convaincant qui exploite des situations inspirées du réel apparemment authentiques, mais qui évite le prévisible et le misérabilisme par l'humour et la distance qu'il sait établir avec son sujet, une caméra relativement sage qui, en lumière naturelle, cerne l'essentiel d'une relation, et le jeu époustouflant des acteurs, pour la plupart des non-professionnels, qui semblent être les personnages, grâce à la direction particulière du réalisateur qui sait préserver leur part de spontanéité en les maintenant sur le qui-vive quant à leur évolution. Mais, et la nuance est importante, le film ne tente pas de s'immiscer dans l'univers de ses personnages pour les juger, leur suggérer des solutions ou régler leurs problèmes, même s'il est évident qu'ils s'en vont à la catastrophe. Ken Loach évite ici de se faire moralisateur: c'est cette pudeur qui fait la force de son meilleur cinéma. ■

SWEET SIXTEEN

Grande-Bretagne 2002. Ré.: Ken Loach. Scé.: Paul Lavery. Ph.: Barry Ackroyd. Mont.: Jonathan Morris. Son: Ray Beckett. Mus.: George Fenton. Int.: Martin Compston, William Ruane, Annmarie Fulton, Michelle Abercromby. 106 minutes. Couleur.